

D'après ces actes, il y aurait eu dans la paroisse, en 1670, environ une trentaine de familles, vivant de la vie des colons, avec son cortège de privations, de misère et de travail.

Ces familles étaient dans des transes continuelles. Car les sauvages rôdaient sans cesse dans les forêts qui couvraient encore la côte de Beaupré, tâchant de s'emparer des blancs pour les torturer et les mettre à mort.

Lorsque aujourd'hui, pendant la belle saison, les habitants de l'Ange-Gardien sont paisiblement occupés aux travaux des champs, aucun d'entre eux, sans doute, ne songe aux dangers que couraient leurs ancêtres en se livrant aux mêmes travaux. En 1660, les Iroquois, en particulier les terribles Agniers, répandaient l'épouvante dans toute la colonie; et n'étant plus en sûreté sur leurs terres, les habitants s'étaient retirés à Québec pour se mettre à l'abri. On était au printemps. Les craintes ayant diminué après quinze jours d'attente, comme on ne voyait paraître aucun parti de sauvages, les familles réfugiées à Québec se dispersèrent pour aller reprendre leurs travaux et enseigner leurs terres, vu que la saison des semailles était déjà avancée.

Vers le commencement de juin, dit l'abbé Ferland (1), huit Hurons apostats, qui, avant de passer aux Iroquois et de renier leur foi, avaient résidé au fort (2) de l'île d'Orléans, s'approchèrent de la côte de Beaupré dans l'intention de surprendre quelqu'un des habitants. A Sainte-Anne, une veuve, femme du nom de Marie Caron, épouse de Jean Picard, était restée seule à la maison, avec ses quatre enfants, pendant que les autres membres de la famille étaient aux champs. Les Hurons, n'apercevant personne autour de la maison, débarquèrent en ce lieu, pillèrent la demeure et jetèrent dans leurs canots la malheureuse mère et ses enfants. La nouvelle de ce malheur fut aussitôt portée à Québec; et M. le gouverneur d'Argenson envoya une troupe de Français et d'Algonquins pour arrêter les maraudeurs à leur passage devant Québec. Les Algonquins se mirent en embuscade à la Pointe-Lévis, endroit près duquel ils savaient que le canot ennemi devait passer en remontant. Dans la crainte d'être poursuivis, les voleurs hurons s'étaient tenus cachés pendant une journée. Il est facile de comprendre quelles devaient être les angoisses de la pauvre prisonnière, à la vue des souffrances et des larmes de ses petits enfants. Cette femme, d'une piété remarquable, ne pleurait pas pour elle-même, bien qu'elle sût qu'on la destinait au feu; mais elle voyait avec horreur le sort qui attendait ses enfants, exposés

à périr dans les sables parmi les Indiens. Elle avait une dévotion passant à Québec. Jour de sa captivité, l'obscurité, serrant l'Algonquins placés à l'approche. Lors de la décharge générale, ils se rendirent malades. La prisonnière entendit des voix qui tua en même temps quelques jours après la grande joie de ce que de ces barbares (1).

L'année suivante, Agniers, les plus féroces de tous les Hurons, à la poursuite du sac, tant vers Québec, Beaupré, et sept autres lieux. Tels étaient les dangers à surmonter en s'établissant dans ces privations de vivre de pêche et de chasse; obligés de fabriquer les instruments nécessaires à la vie, absolument que d'obtenir la nourriture et le vêtement, pour récolter le blé que le moulin du Lévite, convertissait en pain noir, sans autre pomme de terre (3), d'aujourd'hui; puis,

(1) Ferland, *Hist. du Canada*, Vol. I, page 454.

(2) Sainte-Famille.

(1) Ferland, *Hist. du C*
(2) Ferland, *Hist. du C*
(3) On sait que la pomme plus tard, en 1760, sous pendant quelques années.